

SALON DE 1824.

Par

Ferdinand Flocon & Marie Aycard.

L. Livraison.



PARIS,
A. LEROUX, ÉDITEUR, PALAIS-ROYAL,
Galerie de Bois, n. 202.

1824.

CONDITIONS.

L'ouvrage formera un fort volume; il paraît chaque semaine, par livraisons d'une à deux feuilles, avec le dessin au trait des tableaux les plus remarquables.

Prix de la livraison, 2 fr.

Les lettres, avis et réclamations doivent être adressés, franc de port, à M. LEROUX, éditeur.

LES MILLE ET UNE NUITS,

CONTES ARABES ,

Traduits en français par *Galland* ,

NOUVELLE ÉDITION ,

Revue, corrigée et précédée d'une Notice sur la Vie
et les Ouvrages de *Galland*,

PAR SAINT-MAURICE ,

Huit volumes in-18, ornés de huit jolies gravures,
d'après les dessins de *Dévéria*.

PRIX : 24 FRANCS.

Nous croyons être agréables au public, en lui recommandant cette édition nouvelle des *Mille et une Nuits*; la modicité du prix la met à la portée de toutes les fortunes; et l'exécution typographique, à laquelle s'est associé le talent d'un graveur distingué, doit lui mériter les suffrages des amateurs de jolies éditions; celle-ci est imprimée avec des caractères neufs et fondus exprès. La traduction élégante et exacte de *Galland* a été revue avec soin; des mots et des locutions qui avaient un peu vieilli en ont disparu. La Notice que M. Saint-Maurice a consacré à la vie et aux ouvrages de *Galland* est remarquable par l'élégance du style et la finesse des pensées; elle doit contribuer au succès de cette charmante édition.

Conditions de la souscription.

L'ouvrage paraît par livraisons, publiées de mois en mois.

Le prix de chaque livraison, composée de deux forts volumes, imprimés avec des caractères neufs, sur beau papier satiné, est de 6 fr.

Les trois premières livraisons, composées des six premiers volumes, sont en vente.

Ouvrages nouveaux qui se trouvent chez le même Éditeur.

Londres au dix-neuvième siècle, ou l'École du Scandale, comédie en cinq actes, imitée de Sheridan, par M. de Châteauneuf, représentée à Versailles, le 10 août 1824.
Prix : 2 fr.

Galerie des Oiseaux du cabinet du Jardin du Roi, ou descriptions et figures coloriées des Oiseaux qui entrent dans la collection du Muséum d'histoire naturelle de Paris, publiées par M. Vieillot, et dessinées par M. P. Oudard.
80 livraisons in-4°. Prix de chaque livraison, 5 fr. : les 50 premières sont en vente.

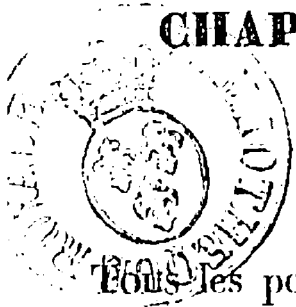
Les personnes qui désireraient souscrire à cet ouvrage, recevront toutes les livraisons qui ont paru jusqu'à ce jour, et en solderont le montant à raison de 25 fr. par mois. Les livraisons à paraître seront soldées à la suite des 50 déjà publiées.

Résumé de l'Histoire d'Espagne. 1 vol. in-12, seconde édition. Prix : 3 fr.

IMPRIMERIE DE CARPENTIER-MÉRICOURT,
rue de Grenelle-St-Honoré, n. 59.

SALON DE 1824.

CHAPITRE PREMIER.



Tous les peuples civilisés ont été sensibles aux beaux-arts, et il semble qu'ils ont été honorés chez eux en raison de la gloire de la nation et de la vertu des citoyens; c'est que les beaux-arts deviennent utiles et nécessaires lorsqu'ils rappellent un triomphe de la patrie, un dévouement sublime, une action vertueuse; le marbre des statues, la toile du peintre sont comme les vers du poète, ou les pages de l'historien, des monumens durables de gloire ou d'infamie. C'est sous ce rapport que les Grecs et les Romains les ont considérés: ils leur ont donné cette direction constante; les dieux même, les dieux qu'ils reproduisaient si souvent étaient leurs ancêtres, et Jupiter, Mars, Hercule, Junon auraient eu moins de statues, s'ils n'étaient pas nés dans la Grèce, ou si leurs figures n'avaient pas servi de voile à des allégories populaires, ou rappelé des souvenirs historiques.

A la fin du moyen âge, lors de la renaissance des arts, la peinture et la sculpture semblèrent s'éloigner de ce but d'utilité, qui fait leur mérite et leur nécessité; le besoin de se former sur les modèles de l'antiquité servit d'excuse; on s'extasiait devant les restes précieux des arts de la Grèce, et loin de retracer les belles actions contemporaines, on peignit l'Olimpe et tous les dieux, les théories de Délos et toutes leurs pompes. Peu à peu le clergé acquit des richesses et de l'influence, et il demanda des chefs-d'œuvre pour les mystères de la religion: les Anges remplacèrent alors les Bacchantes et les Zéphirs sous le pinceau des artistes; Diane et Vénus cédèrent la place aux Saints et aux Madones; mais il a fallu bien du temps avant qu'on se décidât à quitter un monde idéal pour arriver à la vérité, avant qu'on nous dît en peinture: Voilà une belle action, et c'est votre voisin qu'il l'a faite; on a sauvé la patrie, et cette patrie c'est la vôtre, et celui qui l'a sauvée est votre compatriote, votre contemporain; c'est que le mot ARTS est entouré d'un si grand prestige qu'il enlève et ravit l'imagination hors de toute mesure; il trouble et saisit la raison au point que ceux qui les exercent ont long-temps dépassé le but, pour s'être trop pénétrés de la sublimité de leurs missions. Un peintre est

venu et a dit : J'exerce un art divin, ne faisons que des divinités ; de là le bleu des nuages, l'or des cheveux blonds, et la pourpre de manteaux ; des beautés de convention ont remplacé les beautés naturelles ; on a dédaigné de peindre le sourire d'une jeune fille, pour faire grimacer Hébé ; on a négligé d'être naturel, parce qu'on représentait des êtres hors de la nature ; et admettons qu'on ait réussi dans ces sujets mythologiques, supposons que le tableau le plus parfait qui soit sorti de notre école représente Apollon enseignant la flûte à Pan, à Daphnis ; Jupiter enlevant Europe, qu'elle utilité réelle aura pour nous un semblable chef-d'œuvre ? De quelle passion grande et généreuse s'enflammeront nos jeunes Français devant ces images sans intérêt positif ? Mais, au lieu de ces sujets imaginaires, mettez sous leurs yeux Jeanne-d'Arc chassant les Anglais de France, ou Desaix mourant pour la patrie, et alors l'utilité de la peinture sautera à tous les yeux, et sa nécessité jaillira de chaque coup de pinceau. On a suivi long-temps une route opposée, et il y a plus d'un artiste qui, en se donnant le titre de peintre d'histoire, n'a jamais peint que des sujets fabuleux ; ah ! que notre David eût bien mieux fait de finir sa carrière par un Léonidas nouveau, que d'employer ses dernières inspi-

rations à produire son superbe Mars et sa séduisante Vénus ! Ce que nous disons ici est peut-être une monstruosité en peinture ; mais c'est une vérité de bon sens et de raison. Oui, Lebrun eût mieux mérité de la patrie en peignant les batailles de Louis XIV, que celles d'Alexandre ; et Horace Vernet emploie bien plus utilement son talent quand il nous retrace les champs de Jemmapes, ou les citoyens de Paris défendant Chaillot, que lorsqu'il nous représente une voluptueuse Odalisque ou un obscur Mameluck. On répondra à cela, qu'en la renfermant dans des sujets historiques, on priverait la peinture de ses attributs les plus gracieux ; cela est vrai, aussi ne nions-nous pas l'agrément de ces compositions, mais seulement leur utilité ; nous voulons faire sentir aux jeunes artistes, que le véritable but de leur art, celui auquel ils doivent tendre sans cesse, est d'instruire et de toucher ; il faut qu'une pensée morale ou patriotique conduise leurs pinceaux, s'ils veulent allier toutes les gloires et conquérir ce double laurier qu'indique Horace :

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.

Ah ! un ange, pour moi, ce n'est point cette figure qui occupe le haut d'une toile, avec des ailes d'azur et une auréole brillante, c'est cette

jeune mère qui arrive auprès du grabat d'un malheureux mourant, et qui fait répandre son or par les mains de sa fille, qu'elle habitue à plaindre l'infortune et à soulager la misère : un héros, ce n'est point le fabuleux Achille, ou le romanesque Amadis, c'est le vertueux Washington, c'est d'Assas, Catinat, Vincent de Paule, ou Fénelon.

Cette manière de juger la peinture serait sévère si elle était exclusive ; mais qu'on remarque que nous ne condamnons pas ce que nous n'approuvons pas absolument, ou pour mieux dire que nous n'avons fait cette distinction entre l'utile et l'agréable que pour rendre hommage au Salon de cette année, qui présente une infinité de morceaux où sont réunies ces deux qualités.

Les malheurs des Grecs ont fourni de nobles inspirations, et plus d'un pinceau a retracé les faits d'armes de cette nation malheureuse, qui depuis trois ans lutte avec tant d'héroïsme contre la barbarie de l'Asie et l'indifférence de l'Europe. Nos jeunes artistes sont allés chercher des sujets dans cette école romantique, dont s'énorgueillissent l'Allemagne et l'Angleterre, et qui n'est livrée en France au ridicule que parce qu'elle n'est pas bien comprise encore, ou qu'elle est défigurée par des mains inha-

biles: Schiller, Shakespeare, Walter-Scott, Byron ont animé plus d'une toile de leurs créations.

Quelques jeunes peintres ont cru devoir abandonner les leçons de l'école et suivre une route nouvelle; plusieurs ont fait des essais heureux, quelques noms nouveaux se sont faits connaître; presque tous ceux qui avaient été remarqués au Salon de 1822, ont réalisé les espérances qu'ils avaient données; il nous paraît même que les jeunes artistes l'emportent sur leurs devanciers, si ce n'est pas toujours en talent, c'est du moins par le travail, le nombre et l'importance de leurs productions: les maîtres ont fait des portraits, les élèves des ouvrages. D'où vient cette différence? serait-ce impuissance, paresse, ou calcul d'intérêt?... Un des chefs de l'école a exposé un tableau où tout l'art d'un pinceau correct et savant semble employé à faire ressortir des têtes sans relief et sans expression; la soie, l'or, les broderies brillent partout, l'œil est caressé par l'harmonie des couleurs, par le luxe heureux des meubles et des habits; mais on cherche en vain dans toutes ces figures de courtisans, une émotion, un blâme, ou un assentiment à l'action représentée: tous ces marquis sont muets devant le maître; ils entr'ouvrent gracieusement leurs lèvres